

Damien Bilteryst

Philippe Comte de Flandre
Frère de Léopold II

Racine

Du même auteur aux Éditions Racine

Le prince Baudouin. Frère du Roi-Chevalier, 2013.

Mise en pages : MC Compo

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque
de ce livre, par quelque procédé que ce soit, réservées pour tous pays.

© Éditions Racine, 2014
Tour & Taxis, Entrepôt royal
86C, avenue du Port, BP 104A • B-1000 Bruxelles
www.racine.be

D. 2014, 6852. 16
Dépôt légal : juin 2014
ISBN 978-2-87386-894-9

Imprimé aux Pays-Bas

PROLOGUE

Aux premiers jours de juillet 1902, le long de l'allée de marronniers du parc royal de Bruxelles, il s'est arrêté. Sans doute est-il un peu las de cette promenade qu'il accomplit presque rituellement depuis cinquante ans. Il devine, là-bas, derrière les frondaisons, davantage qu'il ne la voit réellement, l'ombre familière d'une statue : *Méléagre tuant un sanglier*. « Ah ! La chasse, se dit le promeneur à la silhouette maintenant si vouûtée et à la démarche devenue bien incertaine, quand je pense qu'à vingt ans, je tuais mon premier loup ! »

« Terlinden, dit-il soudain, la comtesse restera encore quelque temps en Auvergne, pensez-vous qu'elle m'a envoyé ces pâtes de fruits si onctueuses ? » Ce que lui répond son officier d'ordonnance, il ne l'entend pas vraiment, car sa surdité le maintient depuis longtemps déjà à distance de ses semblables. En réalité, il n'a pas de semblables. Il est, lui, le comte de Flandre, fils, frère et sans doute bientôt père de roi. Les Bruxellois connaissent bien ce prince aux yeux d'un bleu délavé, toujours si élégant avec ses gilets blancs et ses redingotes impeccables. Parfois, des enfants s'enhardissent à envoyer leurs cerceaux vers le promeneur qui ne manque jamais d'ôter son haut-de-forme s'ils le saluent. Les plus audacieux vont même jusqu'à lui demander une cigarette, tant il paraît débonnaire.

Tout à l'heure, lorsqu'il rentrera dans son palais de la rue de la Régence, ce prince d'autrefois, un peu égaré dans ce xx^e siècle débutant, s'enfermera dans sa bibliothèque, sorte de sanctuaire rassurant. Là, il s'assiéra derrière son bureau encombré de livres et de gravures et écrira à sa femme, Marie, une de ces lettres dictées par le désespoir le plus profond : « On devrait bien me supprimer, je suis en tout et pour tout une difficulté et rien de plus. Je suis une ruine, l'après-midi j'ai pleuré tout seul pendant longtemps¹. »

1 APR – Fonds Comtesse de Flandre – Lettre de Philippe, comte de Flandre à Marie, comtesse de Flandre, Bruxelles, 5 juillet 1902 (32/10).

Comment Philippe, comte de Flandre, le frère du brillant roi Léopold II, en est-il arrivé à cette triste fin habitée de tant d'amer-tume ? Pourquoi les historiens l'ont-ils jusqu'ici presque ignoré dans leurs travaux ? Arrière-grand-père des rois Baudouin et Albert II, trisaïeul du roi Philippe dont le prénom lui rend hommage, n'est-il pas l'indispensable agnat qui relie les cinq derniers rois des Belges à Léopold I^{er}, le fondateur de la dynastie ?

Avant de découvrir l'histoire de cet homme d'exception, il nous paraît utile de rappeler que durant les cent dix ans qui ont suivi son décès, une seule monographie a été consacrée au comte de Flandre : celle de Martin Schweisthal, son dernier bibliothécaire, auquel nous devons un court essai publié en 1908 et dont la moitié constitue en fait un extrait du catalogue des livres remarquables qu'il possédait¹. Quelques anecdotes plaisantes égayaient un texte un peu dithyram-bique, dépeignant à gros traits un prince chasseur, bibliophile et esthète, le tout laissant une impression de relative fadeur. L'ouvrage fausse trop souvent l'image du prince et se conforme en tous points aux critères qui prévalaient alors en matière de biographies royales. Schweisthal présente un prince « bourgeois », une épithète qui sera désormais reprise comme un leitmotiv dès qu'il s'agira de parler du frère de Léopold II, une sorte de passage obligé qui doit être nuancé. Nous verrons que s'il privilégie un mode de vie éloigné des res-ponsabilités, Philippe est l'un des plus flamboyants aristocrates du XIX^e siècle et que ses habitudes, ses codes sociaux sont tout sauf « bourgeois ». Les auteurs qui se sont intéressés – un peu – à lui le contournent, l'évitent, consentant à peine à lui dédier quelques paragraphes dans des ouvrages généralistes comme *Notre dynastie* de Monthaye, un livre de prix que l'on offrait au début du XX^e siècle aux élèves méritants. Philippe est pour ainsi dire exclu du champ mémoriel national. Hormis quelques références toponymiques (plu-sieurs rues, avenues, hôtels et une station de métro sont dénommés « Comte de Flandre »), son souvenir est aujourd'hui presque effacé de la mémoire collective ; et encore, ces noms de lieux désignent-ils parfois les comtes de Flandre du Moyen Âge ou le prince régent, estompant encore davantage l'image qu'il aurait pu laisser.

Aujourd'hui, les sources disponibles tellement variées, loquaces et abondantes permettent d'étudier la vie de Philippe et d'éclairer sa

1 Schweisthal, M., « Son Altesse Royale Philippe, Comte de Flandre, Essai biogra-
phique », in *Annales de la Société d'Archéologie de Bruxelles*, XXII, 1908, pp. 5-78.

personnalité en approchant au plus près les figures connues de la dynastie belge : Léopold I^{er}, le père aimant mais absent, Léopold II, le frère si complexe et si brillant, Charlotte, la sœur complice au caractère sans concession, et bien sûr Marie-Henriette, l'étrange belle-sœur. Très vite, on découvre que Philippe conquiert sa propre place au sein d'une famille dotée de personnalités très affirmées. On raconte d'ailleurs que le roi Léopold II craignait les réflexions de son frère en raison de son esprit très aiguisé.

Le comte de Flandre se construit sans repères affectifs et éducatifs stables. Nous verrons que la plupart des liens qu'il tisse se rompent prématurément par la mort, l'éloignement géographique ou psychologique, voire même la folie. Quelles réponses va-t-il apporter à ces ruptures ?

À défaut de vouloir devenir une figure de premier plan sur la scène politique belge ou européenne – il en a pourtant toutes les capacités –, Philippe préfère mener une existence conforme à ses goûts. Témoin privilégié de la vie intime des cours européennes, il est le fruit d'une double culture : française par sa mère, la reine Louise, et germanique par son père, le fondateur de la dynastie belge. Promené en calèche à Versailles par son grand-père le roi Louis-Philippe, invité favori de la reine Victoria à Windsor ou à Balmoral, reçu par les empereurs allemands comme un proche parent, hôte du sultan ottoman, le comte de Flandre voyage aussi pour le plaisir : Paris, Florence, Naples, ou encore Séville, Alger et Constantinople.

C'est donc le parcours d'un prince esthète et sensuel, obstiné et conscient de son rang ; un prince dont l'histoire a été jusqu'ici peu racontée et le souvenir peu remémoré que nous vous proposons de découvrir.

Chapitre I
LÉOPOLD I^{er} : THE RIGHT MAN
AT THE RIGHT PLACE

De la modeste Buchnerhaus à Cobourg, une de ces grosses maisons saxonnes impersonnelles que rien ne distingue de ses voisines, où il naît le 16 décembre 1790 au château de Laeken où il s'éteint le 10 décembre 1865, la destinée de Léopold I^{er}, père de Philippe, comte de Flandre, est l'une des plus exceptionnelles de son temps. Il est durant toute sa vie *the right man at the right place*¹. Filleul de Léopold II, empereur romain germanique, neuvième des dix enfants² de François, duc de Saxe-Saalfeld devenu ensuite duc de Saxe-Cobourg et d'Augusta, comtesse Reuss zu Ebersdorf, issue elle aussi d'une *jüngere Linie* de sa maison, Léopold n'est *a priori*, généalogiquement parlant, qu'un cadet de la branche ernestine de la maison de Wettin. Les ducs de Saxe-Cobourg, de confession luthérienne, n'ont jusqu'ici joué qu'un rôle mineur dans l'Histoire et ont vu leur fortune s'amenuiser graduellement lors de partages successifs entre des fratries souvent nombreuses. Général de l'armée impériale russe à douze ans³, grade octroyé en raison de sa proximité familiale avec les Romanov⁴, Léopold voit, en 1806, mourir son père qui venait tout juste de réussir à abolir d'anciens droits de suzeraineté grevant ses possessions.

Après la conquête par les armées françaises du modeste duché de Saxe-Cobourg-Saalfeld, dorénavant intégré à la Confédération du Rhin, Léopold combat dans les troupes impériales du tsar Alexandre I^{er}. Il s'illustre avec autant de panache sur les terrains des

1 Lichtervelde, comte Louis de, *Léopold I^{er} et la formation de la Belgique contemporaine*, Bruxelles, 1929.

2 Giraud, A. et Huberty, M., *L'Allemagne dynastique*, t. I : Hesse, Reuss, Saxe, Paris, 1976, pp. 484-485.

3 Général-major au régiment de cavalerie de la garde impériale le 16 mai 1803.

4 Sa sœur Juliane (1781-1860) avait en effet épousé en 1796 le grand-duc Constantin Pavlovitch, frère du tsar Alexandre I^{er}.

batailles de Lützen, Bautzen ou Leipzig que dans les salons des Tuileries, là où Napoléon, empereur des Français, le décrit comme étant le plus beau jeune homme qu'il ait vu en ce lieu. À l'issue de la campagne de 1814, c'est à la tête d'un régiment de cavalerie russe qu'il entre en vainqueur à Paris, rehaussant d'une réputation de bravoure ses qualités personnelles de maturité d'esprit, de sagacité et de tact.

Depuis son mariage en 1816 avec Charlotte, princesse de Galles et héritière en second de la couronne britannique, son avenir paraît scellé en Grande-Bretagne, mais dès l'année suivante, un veuvage inopiné, précédé de la mort d'un fils nouveau-né, infléchit à nouveau le cours de son existence. Maintenant dépourvu de tout rôle officiel sur la scène britannique, il parvient à donner un sens nouveau à sa situation particulière d'ancien prince consort potentiel en se souciant désormais du devenir de ses divers parents, à commencer par celui de sa sœur Victoire, veuve du prince de Linange, dont il favorise l'union avec le duc de Kent, frère cadet du prince régent. Leur fille unique, la future reine Victoria, vouera à son oncle Léopold, qui demeurera son mentor durant plusieurs décennies, une affection empreinte de sentiments filiaux. Son influence ne demeure pas circonscrite à l'ensemble de sa famille, elle s'étend à d'autres souverains par les conseils qu'un souci constant de participer aux affaires politiques de son temps lui dicte et qu'il prodigue fort volontiers.

S'il refuse la couronne de Grèce, Léopold accepte celle de Belgique, devenue indépendante, que lui offre le Congrès national. C'est en qualité de premier roi des Belges qu'il prête le serment constitutionnel le 21 juillet 1831. L'année suivante, il épouse Louise, princesse d'Orléans, fille aînée de Louis-Philippe, roi des Français.

Chapitre II

LE SECOND FILS DE LÉOPOLD I^{er}

Je suis un père de cendres

Le 24 juillet 1833, moins d'un an après son mariage avec Louise, Léopold I^{er} est déjà en mesure d'annoncer une heureuse nouvelle à sa sœur Sophie : « Ce matin à quatre heures et demie, Louise a accouché d'un garçon bien portant. Elle souffrait déjà pendant la nuit, mais elle a été délivrée incroyablement vite. Elle avait peur que l'enfant soit une fille et elle a été extraordinairement heureuse quand on lui a annoncé la naissance d'un petit garçon. Pour le moment – touchons du bois – la mère et l'enfant se portent bien. Le nouveau-né s'appellera Louis Philippe Léopold Victor Ernest¹. » Au-delà des joies familiales qu'elle promet à ses parents, la naissance de ce premier agnat de la dynastie belge conforte la position du Roi et de la Belgique dans le concert des nations européennes. Elle permet d'envisager sereinement l'avenir, de le prolonger par une nouvelle génération. Léopold I^{er} n'est plus seulement ce prince étranger appelé à régner en Belgique, il devient le fondateur d'une dynastie.

Le petit Louis-Philippe (on le surnomme affectueusement « Babochon ») donne toute satisfaction à ses parents : « Quant au neveu [Louis-Philippe] – que Dieu continue à le protéger – il est d'autre part gros et gras ; c'est vraiment un très joli garçon et un enfant bien avenant. Sa nourrice est une “*capriciose bestia*”, mais elle donne du lait ; elle nous met souvent en colère et pas de si peu² ! »

Louise paraît épuisée, mais l'enfant se porte bien : « La santé de ma femme a fortement souffert de ses deux voyages après ses couches et elle ne se remet que lentement. D'autre part, ton neveu – puisse Dieu le faire prospérer aussi à l'avenir ! – est un bel enfant, aimable et par

1 Puraye, J., *Lettres de Léopold I^{er}*, Liège, 1973 – Lettre du roi Léopold I^{er} à sa sœur Sophie, comtesse de Mensdorff-Pouilly, Laeken, 24 juillet 1833 (48).

2 *Ibid.* – Lettre du roi Léopold I^{er} à sa sœur Sophie, comtesse de Mensdorff-Pouilly, Bruxelles, 10 décembre 1833 (50).

surcroît grand, ce qui étonne d'autant plus quand on voit sa maman si petite¹. »

Malheureusement, au printemps 1834, la santé de Babochon décline : « Nous avons passé de durs moments avec notre cher petit garçon. Il a été gravement malade et est toujours souffrant bien qu'il aille un peu mieux. C'est probablement la maladresse des médecins qui en est responsable pour une grande part. Manifestement le lait de la première nourrice l'échauffait trop ; depuis le début de l'année, il souffrait d'un catarrhe qu'on négligeait parce que le médecin appliquait, avec acharnement, le principe de ne rien faire du tout ; un excellent principe quand le "malade" est en bonne santé². »

En avril 1834, dans un contexte d'émeutes orangistes à Bruxelles, signes de la fragilité de la si récente monarchie, le Roi constate : « Le pauvre enfant a souffert aussi du vacarme, ce qui fit du tort au pauvre Mäuschen qui est toujours malade, malgré une certaine amélioration³. »

L'état de l'enfant s'aggrave et inspire les plus vives inquiétudes : « Maintenant il va de nouveau plus mal et je crains qu'il ne s'éteigne lentement. C'est un supplice terrible pour nous deux ; il se porte un peu mieux et tantôt de nouveau plus mal, de sorte que l'espoir et la peur alternent continuellement. Dieu sait si cela ne finira pas mal sous peu. Cette fois c'est l'inactivité du médecin qui en porte la responsabilité. Il a toujours laissé agir la nature et il semble, hélas, que la première nourrice, la seconde aussi peut-être, ne convenait pas à l'enfant. »

Dans les premiers jours de mai, les parents reprennent espoir : « Notre joli petit garçon se porte un peu mieux, mais la longue maladie l'a fort éprouvé. Aujourd'hui nous partons avec lui pour Laeken et nous espérons que l'air de cet endroit lui fera du bien. C'est encore son pauvre petit estomac qui soutient le mieux sa santé, mais la nourrice ne lui profite pas comme on le voudrait, parce que l'épuisement général est toujours trop grand⁴. »

1 *Ibid.* – Lettre du roi Léopold I^{er} à son beau-frère Emmanuel, comte de Mensdorff-Pouilly, Bruxelles, 26 décembre 1833 (51).

2 *Ibid.* – Lettre du roi Léopold I^{er} à sa sœur Sophie, comtesse de Mensdorff-Pouilly, Bruxelles, 3 avril 1834 (52).

3 *Ibid.* – Lettre du roi Léopold I^{er} à sa sœur Sophie, comtesse de Mensdorff-Pouilly, Bruxelles, 10 avril 1834 (53).

4 *Ibid.* – Lettre du roi Léopold I^{er} à sa sœur Sophie, comtesse de Mensdorff-Pouilly, Bruxelles, 8 mai 1834 (55).

Puis, le 16 mai, le dénouement fatal a lieu : « Le bel enfant que tu as vu et qui, même pendant sa longue maladie a donné des preuves d'une rare force vitale, n'est plus de ce monde. Si tu avais été témoin du chagrin, de la douleur mortelle de mon petit ange Louise, tu serais probablement tombée malade. Moi aussi je suis très accablé et malade, un père de cendres : *Father of ashes* comme Byron caractérise ma situation dans son *Childe Harold*. La mort semble décidée à détruire toujours ma vie familiale¹. »

Peu à peu, Léopold et Louise se reconstruisent, prennent des bains de mer à Ostende en août et tentent d'oublier leur chagrin. Bientôt, ils seront à nouveau parents.

C'est encore un fils qui vient au monde le 9 avril 1835. Il est prénommé Léopold. La joie de ses parents est cette fois plus retenue : sera-t-il en bonne santé ? Vivra-t-il ? Le Roi fait part de son état d'esprit : « En ce qui concerne les épreuves, je crois que j'en ai vraiment eu ma part. Celui qui comme moi a enterré à l'âge de vingt-six ans sa vie familiale et sa carrière et qui a connu autant de peines et d'ennuis que ceux que j'ai dû supporter, il en a assez² ! »

Heureusement, le petit Léopold « est très bien portant et nous ne pouvons espérer et souhaiter qu'une chose : que cela continue ainsi ». Le Roi demeure toutefois inquiet de la santé de la Reine, si fragile : « Louise se porte assez bien ; elle n'est pas solide et d'une maigreur qui dépasse toute imagination. Elle a été une enfant très fluette et c'est bien pour cela qu'elle n'a pas du tout l'air jeune pour son âge. Elle pourrait tout aussi bien avoir trente-six ans que vingt-trois. On peut s'étonner que malgré cela, le petit enfant soit fort³. »

Un bon gros d'humeur joviale et paisible

En été 1836, une nouvelle naissance s'annonce à la cour. Louise, qui n'aime pas être enceinte, souffre particulièrement durant cette troisième grossesse : « Louise a été souvent souffrante, de sorte qu'au mois d'octobre j'ai craint une fausse couche, j'espère cependant que

1 *Ibid.* – Lettre du roi Léopold I^{er} à sa sœur Sophie, comtesse de Mensdorff-Pouilly, Laeken, 18 mai 1834 (50).

2 *Ibid.* – Lettre du roi Léopold I^{er} à sa sœur Sophie, comtesse de Mensdorff-Pouilly, Bruxelles, 15 juin 1835 (64).

3 *Ibid.* – Lettre du roi Léopold I^{er} à sa sœur Sophie, comtesse de Mensdorff-Pouilly, Bruxelles, 15 juin 1835 (64).

TABLE DES MATIÈRES

Prologue	7
I Léopold I^{er} : the right man at the right place	11
II Le second fils de Léopold I^{er}	13
Je suis un père de cendres	13
Un bon gros d'humeur joviale et paisible	15
Pas beau, frère !	19
Le temps des quatre gouverneurs	24
Soldats du dimanche	35
La Reine meurt	36
Le petit cercle de famille	43
III Se soustraire à la fêrûle	55
Le fidèle Burnell	56
Fuir Laeken	58
Phil et Léo : deux rôles complémentaires	62
Charlotte s'en va : « J'ai pleuré comme un veau »	69
IV Je ne suis qu'une doublure	79
Phil traite la mort de ses pauvres diables de lièvres comme des hauts faits	79
Missions diplomatiques et économiques (1860-1861)	88
L'argent, vernis de l'affection	92
V Je suis très endurci sur le chapitre du mariage	99
Ton pauvre frère devient sourd	101
Une valse de candidates	102
Les lots coloniaux brésiliens	108

	Ici tu es le cadet, là-bas le futur chef d'une immense monarchie	108
	O Principe Imperial, O Senhor Don Felipe !	110
	Nous tenterons cette affaire au printemps	113
	Je ne veux pas aller aux antipodes	116
	La vilaine boutique grecque	120
	Chiquita et les Archiduchesses	124
VI	La fin d'un règne	149
	Le régime de la seringue	151
	Refuser l'hospodorat de Roumanie comme une balle de coton	155
	Je suis prêt à être utile, mais d'une manière définie et avec une influence réelle	157
VII	Le prince est si riche	161
	Le règne de Cher Papa est tout à fait terminé	161
	La fille chérie du Roi est devenue monomane	164
	Il faut mettre mon frère devant le fait accompli	171
VIII	Un mariage politique sans en avoir l'air	173
	Une famille prussienne	174
	À Berlin, le roi de Prusse préside au mariage du comte de Flandre	183
	Le jour où je serai chez moi ne sera pas un vilain jour	185
IX	Le métier de prince	191
	À Berlin, tu es comme de la famille	191
	Nous avons des devoirs	195
	Il n'y a pas de plus grand bonheur que d'avoir des enfants gentils et bien réussis	199
	Baudouin, l'avenir de la Belgique	200
	Le réseau d'influence de Philippe	205
	Éloigné du Gotha	208
X	Luxe, calme et volupté	217
	Les plaisirs de Philippe	225
	La belle Marie Bastin	227

XI Un prince conservateur dans une société progressiste	255
Mon enfant est fini et moi aussi	255
Une ère nouvelle	262
Un vol irréparable	262
Le comte de Flandre, symbole du capitalisme	265
Tu n'es pas le seul à être dévoué à la Belgique	278
Philippe démissionne de l'armée	292
Rubino tire sur le Roi	300
Je n'irai jamais plus bien	302
Annexe La fortune du comte de Flandre	307
Annexes généalogiques	313
Index des noms de personnes	317
Sources	321
Bibliographie	323
Remerciements	327